

PIERRE SERGENT

La  
poignante histoire  
des légionnaires  
parachutistes  
du 1<sup>er</sup> R.E.P.

# JE NE REGRETTE RIEN



Fayard

Préface  
du commandant  
DE SAINT-MARC

Un document : la première histoire de la plus glorieuse unité de l'armée française en Indochine et en Algérie. Un auteur : Pierre Sergent, lieutenant, puis capitaine, dans les rangs de ces bérets verts, qui a participé en personne aux événements qu'il décrit et qui en a connu tous les acteurs. Une tragédie : cette unité de légionnaires-parachutistes a été anéantie trois fois. Deux fois en Indochine : 500 bérets verts engagés dans la désastreuse affaire de Cao Bang, 470 morts et disparus ; et un millier à la pointe du combat à Dien Bien Phu, 600 tués, 400 blessés. Et ce troisième et dernier anéantissement en Algérie : après avoir gagné la guerre du djebel et celle d'Alger, le 1<sup>er</sup> REP a été le fer de lance du putsch du 22 avril 1961. Huit jours après, le régiment était définitivement dissous.

Des acteurs à l'inoubliable courage, les plus fins guerriers de la jeune armée française : Jeanpierre, Degueldre, Morin, Martin, Faulques, Cabiro, Tasnady, et cent autres, Français de naissance ou Français « par le sang versé »...

Segretain, commandant du 1<sup>er</sup> BEP, et Jeanpierre, commandant du 1<sup>er</sup> REP, ont été tués au combat. En Indochine, tous les capitaines, la moitié des lieutenants, la presque totalité des sous-officiers et des légionnaires sont morts au champ d'honneur ou dans les camps viets. En Algérie, en terre maintenant étrangère, les cimetières de Zéralda et de Guelma sont remplis de tombes de légionnaires-parachutistes. En France, le carré des fusillés du cimetière de Thiais a reçu les dépouilles mortelles de deux bérets verts : le lieutenant Degueldre et le sergent Dovecar... Le combat a cessé. Presque tous les officiers du 1<sup>er</sup> REP ont quitté l'armée. Quelques sous-officiers rêvent de leur passé dans les casernes métropolitaines. Les légionnaires survivants sont repartis dans leurs pays. Mais, dans le cœur de tous, vit le drapeau à la fourragère jaune et verte et aux cinq palmes, qui dort au musée de la Légion.

« Non, je ne regrette rien » chantaient les légionnaires-parachutistes en quittant pour la dernière fois, il y a aujourd'hui dix ans, leur camp de Zéralda. Le célèbre refrain d'Edith Piaf les entraînait dans l'Histoire.

Le capitaine Pierre Sergent vous entraîne à leur suite sur les chemins de la gloire et de la mort. Personne ne regrettera rien...

*au dos :*

*Pierre Sergent, capitaine, commandant la première compagnie du 1<sup>er</sup> REP (Alger, 1959).*



## DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur :*

LE MALENTENDU ALGÉRIEN  
avec André-Louis Dubois  
(1974)

LETTRE AUX OFFICIERS  
(1975)

LES MARÉCHAUX DE LA LÉGION  
(1977)

CAMERONE  
(1980)

UN ÉTRANGE MONSIEUR FREY  
(1982)

*Aux éditions de la Table Ronde :*

MA PEAU AU BOUT DE MES IDÉES  
(1967)

LA BATAILLE  
(1968)

*Aux Presses de la Cité :*

LA LÉGION SAUTE SUR KOLWEZI  
(1978)

PARAS LÉGION — 2<sup>e</sup> BEP  
(1982)

Pierre | SERGENT | S-JO

# JE NE REGRETTE RIEN

La poignante histoire  
des légionnaires-parachutistes du 1<sup>er</sup> R.E.P.

Fayard

DL-26-09-1983-26263

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*cent exemplaires Hors Commerce numérotés de 1 à 100  
réservés à l'auteur.*



© Librairie Arthème Fayard, 1972.

## PRÉFACE

Pierre Sergent m'a demandé de préfacer la deuxième édition de *Je ne regrette rien*. Je le fais volontiers.

Le livre a paru en 1972. « Les événements d'Algérie », comme on disait alors, étaient proches. Aussi les lecteurs ont-ils été très nombreux à vouloir connaître l'extraordinaire destin de ce régiment parachutiste de Légion étrangère, trois fois mort au cours de ces guerres dites « coloniales » qui auraient dû, pour notre honneur à tous, se conclure en d'autres termes que ceux d'abus de confiance et d'abandon...

Puis les années ont passé... et l'actualité boulimique a rejeté presque dans « l'histoire » ces années tragiques, sauf pour ceux qui en gardent les blessures.

Les années ont passé... et les lecteurs se pressent toujours aussi nombreux, les jeunes surtout.

Et pourtant...

Et pourtant le garçon de vingt ans qui ouvre maintenant *Je ne regrette rien* n'était pas né quand, un matin d'octobre 50, Faulques s'approchait de Dong-Khé, quand Tchabrichvili commandait les furieux assauts du Na-Kéo, quand « Loulou » Martin entraînait ses légionnaires pour tenter de desserrer l'étau qui, inexorablement, se refermait sur Dien Bien Phu.

Et pourtant notre jeune lecteur n'avait-il que quatre ou six ans quand le colonel Jeanpierre, Morin, Ysquierdo et tant d'autres du 1<sup>er</sup> R.E.P. gagnaient la bataille des frontières; et lorsque, par une nuit brillante d'étoiles du printemps algérois, le régiment tout entier tenta désespérément de forcer le destin.

Il avait peut-être sept ou huit ans, notre jeune lecteur, quand les derniers soldats français, après les dernières parties de boule sur le quai d'Alger, embarquaient, un sourire crispé aux lèvres sur les derniers bateaux pour rejoindre ce qu'on appelait encore

la Métropole; lorsque enfin Degueldre s'écroulait au fort d'Ivry sous le tir d'un peloton d'exécution maladroit et tremblant.

Alors, pourquoi donc cet attrait pour un livre qu'on aurait pu croire destiné aux seuls soldats perdus ou à quelques anciens combattants meurtris et nostalgiques d'un passé qui s'éloigne inéluctablement pour toujours?

Il y a sans doute des raisons d'ordre littéraire dont je ne parlerai pas, car d'autres dont c'est le métier, les critiques, y ont déjà rendu hommage. Mais l'explication n'est pas suffisante.

Si *Je ne regrette rien*, comme d'autres livres de cette qualité, continuent de fasciner des êtres qui arrivent à l'âge adulte, c'est sans doute parce qu'il évoque le contraire de ce que, trop souvent, ils rencontrent ou de ce qu'on leur « raconte » quotidiennement.

*Je ne regrette rien* leur parle d'héroïsme (et oui!) et de dépassement de soi-même... Il leur parle d'exigence...

Il leur parle d'hommes qui, certes, n'étaient pas des saints, mais qui voulaient aller jusqu'au bout de leurs forces et de leur conviction.

Il leur parle d'hommes fiers de leur singularité et de leur mission...

Il leur raconte ce qu'est une parole donnée, ce qu'est la fraternité et ce qu'est la fidélité...

Sans doute certains souriront-ils, et diront que ce sont là des notions « rétro » ou « fascho »...

Je n'en sais rien. Ce dont je suis certain, c'est qu'ici se retrouve le langage de la jeunesse et qu'elle ne s'y est pas trompée.

« Nos morts nous laissent des remords », écrivait le capitaine Borelli. Peut-être jamais ceux-ci ne furent-ils aussi lourds que pour notre génération de soldats voués à des combats qu'on voudrait aujourd'hui nous faire passer pour honteux.

Mais sans doute ces remords paraissent-ils moins pesants, car, maintenant, nous savons que nos morts, d'une certaine manière, continuent à survivre par la magie du livre de Pierre Sergent.

Puisse ce souvenir, et cet exemple aussi, habiter longtemps encore la mémoire du jeune lecteur — et du moins jeune — lorsqu'il aura tourné la dernière page de *Je ne regrette rien*.

HÉLIE DE SAINT MARC  
(3 juillet 1977)

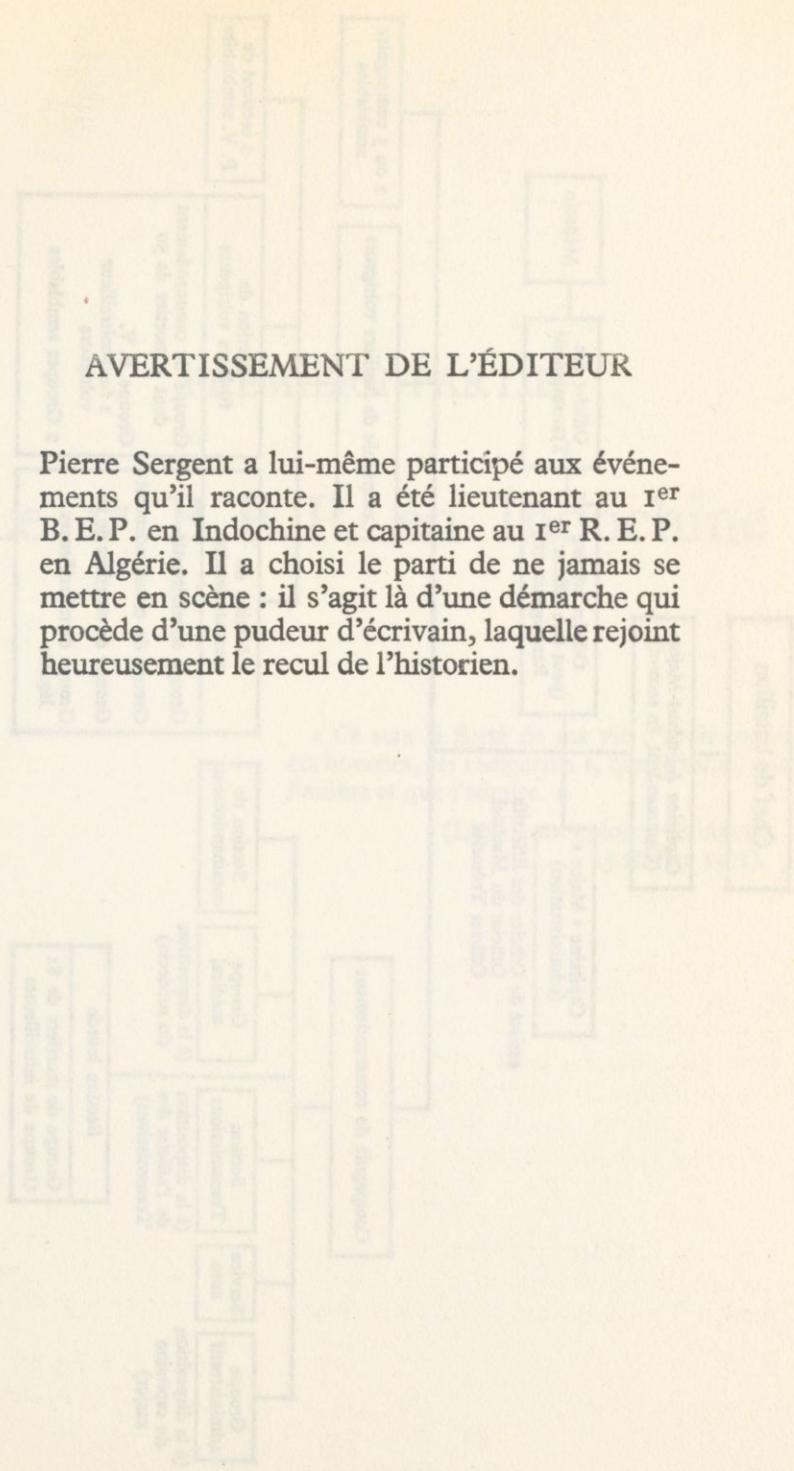


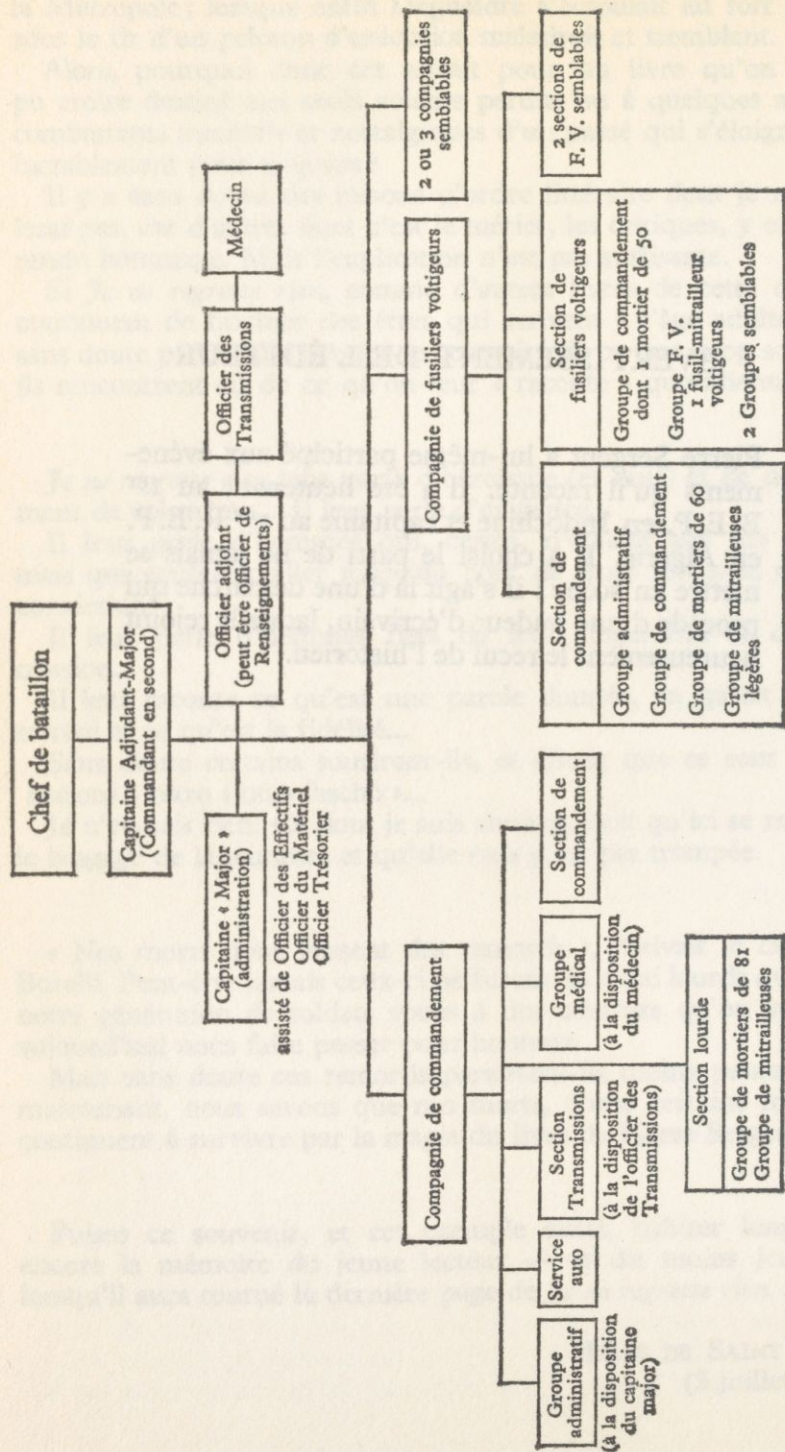
Com. B. E. P.  
EVALUATION (1894-1898)

## AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Pierre Sergent a lui-même participé aux événements qu'il raconte. Il a été lieutenant au 1<sup>er</sup> B. E. P. en Indochine et capitaine au 1<sup>er</sup> R. E. P. en Algérie. Il a choisi le parti de ne jamais se mettre en scène : il s'agit là d'une démarche qui procède d'une pudeur d'écrivain, laquelle rejoint heureusement le recul de l'historien.

1) Le Comité de la presse a (1894-1898) est le 1<sup>er</sup> B. E. P. en Indochine et le 1<sup>er</sup> R. E. P. en Algérie.  
2) Les 1<sup>er</sup> B. E. P. et 1<sup>er</sup> R. E. P. ont été créés par le décret du 10 août 1894.





**BATAILLON (1948-1955)**  
(1<sup>er</sup> B. E. P.)

**Nota.**

- 1) De 1948 à 1950 : 1 Section de mortiers de 81, 1 Section de mitrailleuses
- 2) Le Groupe de « Partisans » (1948-1950) était à la disposition de l'officier de Renseignements

PREMIÈRE PARTIE

Le 1<sup>er</sup> B.E.P. en Indochine

« Ce sera la fierté de ma vie d'avoir connu ces hommes, ces « seigneurs », que je salue, que j'estime et que j'admire. »

(Lieutenant-colonel GUIRAUD,  
25 février 1971).

PREMIÈRE PARTIE

# Le Tr. B.N.P. en Indochine

« Ce livre a été écrit de nos jours, dans  
un moment où l'opinion se livre à une  
révision de son passé. »

Le Tr. B.N.P. en Indochine  
1927

## I.

# Le triomphe du sous-lieutenant de Chabot

Le petit jour. Dans les premières lueurs, la lisière du village de Yen Trinh apparaissait, paisible.

A cinq cents mètres, sur le damier de la rizière, des pions se déplaçaient silencieusement, poussés tous ensemble par un joueur invisible, dans la même direction. Sans souci des diguettes. Largement étalés dans les champs inondés.

Ces pions, c'étaient des hommes qui progressaient d'un pas régulier, sans se hâter. Ils portaient des tenues kaki et avaient des chapeaux de brousse cabossés, à larges bords. Tous étaient armés. La plupart avaient jeté leur arme sur l'épaule et la tenaient à pleine paume, par le canon. Des grenades pendaient à leurs équipements de toile et des sacs de combat emplis de munitions alourdisaient leurs silhouettes et leur marche.

Ces soldats qui se dirigeaient vers la lisière de Yen Trinh, à l'aube du 8 décembre 1948, c'étaient des légionnaires du 1<sup>er</sup> bataillon étranger de parachutistes.

La section du sous-lieutenant de Chabot était en tête. Chabot devant, le coolie portant son poste radio, un ancien Viet, collé à lui. Comme il était heureux, le petit Chabot ! C'était sa première opération, et même la première véritable opération du bataillon fraîchement débarqué en Indochine.

Trois semaines après l'arrivée du *Pasteur* en rade de Haiphong, cette unité toute nouvelle qu'était le B. E. P. avait reçu sa première mission : occuper le quartier de Xuan Mai, à mi-distance entre Hanoi et Hoa-Binh, dans le cadre de la pacification du delta tonkinois. Le commandement disait pacification. Car en face, il n'y avait pas d'armée ennemie. Pas de bataillons, ni de régiments, ni de divisions vietminh. On disait : les Viets, et c'était tout.

On disait : les Viets, mais où étaient-ils donc ces Viets depuis

les sanglants événements de 1945-1946? Au printemps 1947, le ministre de la Défense nationale, Coste-Floret, avait déclaré tout de go : « J'estime qu'il n'y a plus désormais de problème militaire en Indochine. Le succès de nos armes est complet. » Cinq mois plus tard, le général Valluy lançait pourtant une grande offensive pour anéantir les rebelles regroupés dans une zone du Nord-Tonkin et s'emparer de leur chef, Hô Chi Minh. Échec. Ou plutôt : rien. Un grand coup d'épée dans la brousse de la Haute Région.

Une année plus tard, en octobre 1948, le général Alessandri donnait l'ordre d'évacuer les postes qui s'échelonnaient de Cao Bang à Backan sur la R. C. 3, cette « route coloniale » partant comme une flèche en direction de la frontière chinoise. Regroupement des forces? Nouvelle tactique? C'était la version du commandement. Mais pour le légionnaire ou le tirailleur qui avait tenu le poste, construit de ses mains, ce n'était qu'un repli sans gloire. Et puis les renforts étaient arrivés. Parmi eux : le 1<sup>er</sup> B. E. P. On allait s'occuper du delta.

Ce matin du 8 décembre 1948, le capitaine Jeanpierre commandant en second du 1<sup>er</sup> B. E. P., avait pris le commandement d'une compagnie de marche. Le B. E. P. devait ouvrir la route à une colonne de plusieurs bataillons chargée de nettoyer les rives du Day, affluent du fleuve Rouge qui coupait le quartier de Xuan Mai. Décor de *Kriegspiel* : la rivière, la route — la R. C. 6 —, la plaine couverte de rizières et, à la limite, des calcaires boisés. Là-bas, les Viets. Ils descendaient des massifs déchiquetés et noyés dans la broussaille pour effectuer quelques coups de main, harceler quelques postes. Puis, ils disparaîtraient.

Yen Trinh et sa pagode cassée paressaient au pied des calcaires. Un village sans histoires. Et sans Viets. Le dispositif adopté par le capitaine Jeanpierre était classique. Sous-lieutenant Hippert et sa section à droite. Lepage au centre avec le groupe de mortiers de l'adjutant Pyl. Chabot à gauche, légèrement en avant.

Le sous-lieutenant de Chabot se trouvait à quatre cents mètres de la première lisière de bambous. Beau gosse, Chabot! C'était ce que disaient les jeunes filles de Senlis, à l'ombre de la cathédrale. Le père du sous-lieutenant, le colonel de Chabot, commandait les spahis de Senlis. Un pur-sang, donc, que le jeune sous-lieutenant, c'était normal... et il était de la première promotion de Coëtquidan, le Saint-Cyr d'après-guerre.

Soudain, Chabot se jeta à terre. Premier réflexe. Un feu violent s'était déclenché vers la gauche. Les rafales de mitrailleuses. La ponctuation lourde des mortiers. Les Viets!

Chabot n'avait pas encore fait ses preuves au combat. Devant

ces vieux guerriers qu'il commandait, pas question qu'il hésite. Instantanément, il se releva et s'élança.

« En avant ! » cria-t-il.

Il courait, suivi par son Viet radio, suivi par ses légionnaires qui faisaient feu de toutes leurs armes. Le dieu de la guerre — cette impérieuse entité — était avec lui. Devant ces hommes hurlant dans beaucoup de langues et surtout en allemand, ces guerriers courant et crachant le feu, les Viets s'enfuyaient. Miracle : leur tir n'avait pas atteint un seul légionnaire.

Chabot était ivre de joie. Le plus beau 400 mètres de sa vie. Pour une première rencontre avec l'ennemi, il s'en était tiré comme un ancien. Ses légionnaires l'avaient suivi. Ils avaient eu confiance en lui. C'était gagné. Pas un instant, le sous-lieutenant de Chabot ne songea qu'il avait eu de la chance.

Il atteignit le village. Plus un coup de feu. Les Viets avaient disparu. Chabot ralentit son allure. C'était un conquérant, les épaules gonflées, qui descendait ces « Champs-Élysées » de bambou et de boue. Les légionnaires suivaient toujours, aux aguets. De larges coulées de sueur plaquaient les vestes de combat à même la peau.

« Où sont-ils passés ces salopards de Viets ? » grommela Chabot.

Il arrivait de l'autre côté du village. Un portique donnait sur la rizière. Plus loin, à cent cinquante mètres de là, passait un canal. Chabot se tenait là, debout, comme un soldat sous l'Arc de Triomphe. Il prit ses jumelles.

« Attention, mon lieutenant ! hurla un voltigeur. Ils sont là ! »

Trop tard. Ils étaient bien là, retranchés à l'abri de la rive. Ils avaient ouvert le feu. La première rafale avait été pour le jeune guerrier qui s'effondra d'un seul coup, sous le portique.

Mort, Chabot.

Plus à droite, le légionnaire Neuhauser n'avait pas eu le temps de porter son F. M. à la hanche. La deuxième rafale fut pour lui. Neuhauser rencontra là, sous Chabot, dans le miroitement de la rizière, une matinée de décembre 1948, ce qu'il n'avait pas trouvé six années auparavant dans les sables de Libye, sous Rommel.

Alors surgit l'adjudant Pyl. Il marchait, il courait au canon avec son groupe. Un cas, Pyl. Le meilleur tireur au mortier de tout le corps expéditionnaire. Déjà quinze années d'expérience, Pyl. Le seul à pointer son tube de 81 au « pifomètre », sans le caler sur l'inévitable « plaque de base ». Avec Pyl, le mortier devenait une sorte de tube diabolique. Et les légionnaires pensaient qu'on l'appelait « Pile » parce qu'il faisait mouche à chaque fois !

Voilà donc Pyl expédiant au jugé sur la rive du canal ses

projectiles de 81, obus sur obus. Près de ce tireur impavide — grand type blond aux lèvres minces, aux traits à la fois mastoqs et coupants —, à le voir ainsi, rigide et carré, on avait l'impression qu'il avait un porte-manteau sous l'encolure de son treillis de combat — près de cette masse en action, le corps du sous-lieutenant de Chabot. Une petite chose immobile. Le visage aux yeux encore ouverts, comme une espèce de sourire enfantin, un peu de sang.

Tout en tirant au mortier, Pyl appelait un infirmier, aboyait après le coolie radio. Avait-il perdu la tête, celui-là? Ce Viet avait pris la carabine du sous-lieutenant et tirait sur les Viets.

« Le lieutenant, soufflait Pyl, le lieutenant. Bon Dieu! Mettez-le à l'abri! »

A quoi bon! A quoi bon! Le déluge des projectiles de l'adjudant Pyl avait produit son effet. Courbés, les Viets filaient le long du canal, s'évanouissaient dans la rizière. Au même moment, débouchait un bataillon de tirailleurs marocains. Les tabors se déployèrent le long du canal. Ils occupaient le terrain. C'était prévu.

Hippert et Lepage, eux aussi, avaient reçu le baptême du feu indochinois. Les deux sous-lieutenants étaient encore émus de ce premier contact avec l'insaisissable ennemi. Ils pensaient s'en être bien sortis puisque les Viets avaient laissé une vingtaine des leurs sur le terrain, mais étaient impressionnés par la mort de Chabot, leur camarade de promotion de Coëtquidan, avec lequel ils avaient couru la lande bretonne.

Jeanpierre, qui avait rejoint le village, les convoqua aussitôt après l'engagement. Les deux chefs de section arrivèrent en même temps : Hippert, gaillard de 1,90 mètre, musclé, épaules puissantes ; Lepage, grand lui aussi, mais plus mince, plus élancé. Leurs visages qui portaient encore l'indolence de la jeunesse s'étaient tassés. Ils se figèrent au garde-à-vous devant le capitaine qui regardait le sol, silencieux, visage fermé.

Soudain, Jeanpierre regarda les deux jeunes officiers.

« Alors? leur jeta-t-il. Alors?... »

Les sous-lieutenants ne comprenaient pas et restaient figés.

« Alors, répéta Jeanpierre. Bilan? »

Les deux hommes se regardèrent. Ils ne saisissaient toujours pas la raison de cette colère, car Jeanpierre ne plaisantait pas. Il était furieux.

« Chez moi, commença timidement Lepage, j'ai deux blessés...

— Je sais, coupa Jeanpierre. Ce que je ne sais pas, c'est le nombre d'armes que vous avez récupérées.

— ...

— Aucune, je crois, risqua enfin Hippert.

— Évidemment aucune! explosa le capitaine. Et vous aussi,



Lepage, aucune! Ce sont les Marocains qui ont tout fauché! Vous avez été assez cons pour les laisser exploiter votre travail. Il faudra vous réveiller un peu. Sinon, je vous jure que vous irez traîner vos guêtres ailleurs. Vous pouvez disposer... »

Hippert et Lepage étaient pâles, pâles de colère et d'émotion. Ulcérés et déçus. Sidérés. Un tel accueil au soir d'un engagement, le premier accrochage sérieux du B. E. P., qui avait coûté la vie à un lieutenant et à un légionnaire, qui avait réussi quand même : les Viets avaient décroché laissant une quinzaine d'armes sur le terrain. Bien sûr, c'étaient les tabors qui les avaient récupérées... Mais faisait-on la guerre pour aligner les chiffres sur un rapport, pour un « bilan », comme des comptables?

Les deux sous-lieutenants n'en revenaient pas. C'était cela, le B. E. P., les légionnaires-parachutistes? Jeanpierre c'était cet homme dur, impitoyable, uniquement soucieux de son métier de guerrier, des résultats, des bilans?... Un homme de guerre comme un homme d'affaires? Aussi froid?

C'était ça, le capitaine Jeanpierre?

A cette époque, Pierre Jeanpierre a trente-six ans. Il est né à Belfort, en 1912, dans ces marches de l'Est où le patriotisme est nourriture quotidienne, dans cette place que Denfert-Rochereau obligea les Prussiens à contourner en 1871 et qui ne tomba jamais, dans cette ville dont le symbole est un lion. Son père saint-cyrien, de la promotion « Jeanne-d'Arc », est officier de chasseurs. Capitaine en 1914, il a quitté sa femme et ses deux jeunes fils pour rejoindre le front. Il a été tué à Abeaucourt, en 1916, sans avoir jamais revu sa famille.

De son père, Pierre ne connaît que la photo, les décorations et le souvenir dont sa mère fait une religion. Le garçon n'a qu'un rêve, toujours le même. Devenir officier. Devenir soldat le plus vite possible. Saint-Cyr? Pourquoi? Il trouve les études trop longues. Inutiles. Il veut brusquer les étapes et refuse de passer le baccalauréat. Un jour, il déclare à sa mère :

« J'ai dix-huit ans, je veux m'engager. »

Lorsque Pierre dit : « Je veux », il n'est pas question de le faire revenir sur sa décision.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1930, Pierre Jeanpierre réalise son rêve. Il est soldat.

Cinq ans plus tard, le 1<sup>er</sup> octobre 1935, il est admis avec le numéro 7 à l'École militaire de l'infanterie et des chars d'assaut de Saint-Maixent. Il en sort troisième, avec le grade de sous-lieutenant. Grâce à cet excellent classement, il obtient une affectation qu'il n'osait espérer : la Légion étrangère.

Le 15 mai 1937, il se présente à Sidi-bel-Abbès, au colonel

commandant le Dépôt commun des régiments étrangers. Il ne quittera plus jamais la Légion.

A la déclaration de guerre en 1939, le lieutenant Jeanpierre se trouve à la 7<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon du 2<sup>e</sup> Étranger.

En 1941, il assiste au drame de Syrie qui met face à face la 13<sup>e</sup> D. B. L. E., qui obéit aux ordres du Comité de Londres du général de Gaulle, et le 6<sup>e</sup> R. E. I. qui obéit à ceux du gouvernement de Vichy. Il a la chance de ne pas participer personnellement au combat fratricide. Mais quand les Anglais lui offrent le choix entre Londres et Vichy, il choisit l'obéissance au gouvernement légitime du maréchal Pétain et rejoint la France.

En 1942, les événements se précipitent. Le débarquement des Alliés en Afrique du Nord et l'envahissement de la zone libre par les Allemands surprennent le lieutenant Jeanpierre à Nevers où il vient de se marier. Son premier réflexe est de rejoindre immédiatement Bel-Abbès, mais il ne sait comment faire. Il tente de passer en Espagne par une filière qui doit mener chez un curé à la frontière espagnole. Quand il se présente, l'organisation des passeurs est démantelée par la police.

Jeanpierre court de Nevers à Marseille, puis de Marseille à Riom, à la recherche de son « patron », le capitaine Point, qu'il finit par trouver à Clermont-Ferrand. Tous les deux décident de commencer par camoufler tous les légionnaires allemands qui dépendaient du centre recruteur. Pendant deux mois, ils se cachent à Orléans où ils leur établissent des faux papiers d'identité.

Puis Jeanpierre, en congé d'armistice, se met à chercher une situation dans le civil tout en prenant discrètement des renseignements sur la Résistance. En septembre 1943, de simples contacts ne lui suffisant plus, il rejoint Sainte-Geneviève-des-Bois dans la région parisienne où son chef, le colonel Doucet, alias Cosson, le charge de recruter et former un bataillon clandestin. Pierre Jeanpierre devient dès lors Pierre Jardin.

Il recrute des hommes sur place, en Seine-et-Oise, récupère ceux qui sont entrés dans la clandestinité pour échapper au Service du travail obligatoire. Il s'efforce de trouver de l'armement et, sur renseignements, découvre en Maine-et-Loire, dans le carreau d'une mine de fer abandonnée, le stock de réserve du 131<sup>e</sup> R. I. que le régiment a caché là, en juin 40. 27 F. M. et 100 fusils M. A. S. 36 en excellent état.

Au début de 1944, Jardin perd d'un seul coup tous ses contacts avec ses chefs. Le 19 janvier, il finit par retrouver à Paris, gare de Lyon, Max Neyraut, responsable du réseau de la Nièvre. Tous deux parviennent à reprendre contact avec un homme qui s'est échappé de la Gestapo du bois de Boulogne

et qui leur apprend que la démolition du réseau est due à la trahison de l'adjoint intergroupement de Paris. Les arrestations vont se poursuivre. Trois chefs interdépartementaux sont repérés : ceux de Quimper, Évreux et Orléans.

« Orléans, je connais. J'y vais pour le prévenir, dit Jardin.

— D'accord. Il s'agit de M. Lerude, qui habite 92, rue de Coulmier. »

Jardin arrive à Orléans, le même jour, vers 19 heures et se dirige directement vers la rue de Coulmier. Là, il sonne à une maison éclairée, côté impair, afin de se renseigner sur le 92 qu'il situe à l'extrémité de la rue et, bien entendu, de l'autre côté.

Il sonne. La porte s'ouvre.

« Pouvez-vous m'indiquer où habite M. Lerude, demande-t-il.

— *Siecherheitsdienst!* »

Le S. D. ! La police secrète allemande ! Jardin est arrêté sur-le-champ. Il ne peut rien tenter. C'est la souricière classique. Par un hasard extraordinaire, le numéro qu'on lui a donné est erroné. Jamais Lerude n'a habité au 92. Il demeurait au 53, précisément dans cette maison où Jardin avait sonné et où attendaient les sbires du S. D.

Autre hasard, heureux cette fois : Jardin a été arrêté sous sa véritable identité de Jeanpierre qu'il a reprise pour se rendre à Orléans. Il parvient à ne rien lâcher pendant ses interrogatoires. Les Allemands ne découvriront pas qu'ils ont entre les mains un certain Jardin qu'ils recherchent activement. Il n'en est pas moins interné à la prison d'Orléans, puis transféré à Compiègne et déporté au camp de Mauthausen qu'il rejoint en wagon plombé. Il est affecté au commando chargé de creuser un tunnel reliant l'Autriche à la Yougoslavie.

Jeanpierre est une force de la nature. Mais ce camp de travail est un camp de la mort : il contracte une pleurésie. Durant vingt-neuf jours, il reste prostré, n'ayant pour tout médicament qu'un cachet d'aspirine par jour, pour toute nourriture qu'une soupe d'épluchures de pommes de terre. A l'aube du trentième jour, le médecin français lui fait comprendre que s'il reste couché plus d'un mois, il est bon pour le four crématoire. Jeanpierre se lève. Il n'a plus que la peau sur les os, tient à peine debout et grelotte sous son pyjama rayé.

Quand il se présente au départ pour le chantier, l'Allemand qui passe le détachement en revue remarque son état. Il hausse les épaules : son « travailleur » est un moribond. Jeanpierre parvient néanmoins à partir avec les autres. Malgré un froid de moins douze degrés, malgré la neige et l'humidité, il survit. Il ne conservera de sa maladie qu'une énorme cicatrice au poumon.

Quand les Allemands abandonnent le camp avant l'arrivée des troupes américaines, Jeanpierre impose son autorité à ses compagnons de détention qui se jettent comme des fous sur la nourriture. Il organise des corvées de ravitaillement, fait abattre des porcs dans les fermes voisines, régleme la distribution. Il est naturellement un chef. Même dans un état physique lamentable, même en pyjama rayé.

Rapatrié le 23 mai 1945, Jeanpierre est profondément bouleversé par ce qu'il a vécu. Profondément atteint, mais il n'en montre rien. Sur quarante-cinq hommes partis avec lui d'Orléans en déportation, ils ne sont que deux à revenir. Jeanpierre ne parlera plus jamais de ces années-là à son entourage, même pas à sa femme. Sur le rapport d'activités qu'on lui demande au retour, il les résumera par ces cinq mots : « La suite n'offre pas d'intérêt. »

Fidèle à la Légion, Jeanpierre nommé capitaine est affecté au poste recruteur de Kehl. C'est l'époque où la Légion offre aux anciens soldats allemands la possibilité de troquer leur tenue de prisonnier de guerre contre l'uniforme français. Beaucoup choisissent cette solution. Et l'on imagine le degré de philosophie que Jeanpierre doit avoir atteint : après avoir failli mourir en déportation, il n'est animé d'aucun esprit de vengeance contre l'ancien ennemi. Mais c'est un officier de Légion. Pour lui, le légionnaire est un homme dont le passé n'existe pas, un homme qui peut devenir le plus pur des héros à condition qu'il se conduise en soldat.

A Kehl, l'homme d'action qu'il est resté commence à trouver le temps long. Lorsqu'il apprend en juin 1948 que la Légion forme des bataillons parachutistes, il se porte immédiatement candidat. Jeanpierre sera l'un de ces vieux légionnaires que la Légion cherche pour donner l'esprit de la maison à ces nouvelles unités qui vont recevoir beaucoup de « cadres blancs » : on appelle ainsi les officiers et sous-officiers qui ne sont pas légionnaires d'origine et qui sont affectés aux « Étrangers » comme techniciens parachutistes.

Jeanpierre sait bien que cette affectation l'obligera très vite à quitter sa famille pour aller se battre en Indochine. Qu'importe ? Il est de cette race d'officiers qui fait passer le métier avant la famille. C'est dans le contrat de mariage. Une fois pour toutes.

C'est pendant l'été 1948 que le 1<sup>er</sup> bataillon étranger de parachutistes, fraîchement formé, recevait à Philippeville, en Algérie, son instruction para. Très peu d'officiers venaient de la Légion étrangère : les capitaines Segretain et Darmuzai, les lieutenants Hochart et Laborde. Les autres étaient des

Bérets bleus — parachutistes métropolitains — ou des Bérets rouges — parachutistes coloniaux.

Amalgamer des légionnaires et des parachutistes... Était-ce possible? La plupart des chefs paras pensaient — non sans condescendance — que l'on ne ferait jamais de bons parachutistes avec des légionnaires. Le légionnaire, prétendaient-ils, est un soldat trop lourd, trop lent. Ses réflexes sont diminués par sa mauvaise connaissance de la langue française. Excellent pour tenir une position et « faire Camerone » s'il le faut, très bon pour attaquer une résistance ennemie de façon classique, solide, courageux à l'extrême, le genre rouleau compresseur, le légionnaire n'est pas désigné pour le métier de para qui exige de la rapidité, du coup d'œil, beaucoup d'astuce et d'agilité.

Certains officiers de Légion forçaient la note dans l'autre sens. « Légionnaire d'abord, parachutiste ensuite », avait fait peindre en grand, dans son bureau de Mascara, le capitaine Darmuzai. Et, de la bouche de certains sous-officiers, cette boutade était volontiers parachutée :

« Le P de B. E. P.? Ça ne signifie pas “ parachutiste ”, ça veut dire “ parachutable ”! »

Ils ajoutaient que l'avion n'était qu'un taxi, un autobus, chargé de transporter les combattants sur place, là où il était impossible de le faire autrement, mais que cela ne modifiait en rien les règles du combat.

Les « Bérets bleus » chargés de breveter le bataillon à Philippeville avant son départ pour l'Extrême-Orient étaient des moniteurs sympathiques et compétents, mais impressionnés par cette troupe qu'ils découvraient. La Légion, c'était pour eux un monde à part, fait de violence et de mystère, dans lequel ils n'entreraient jamais complètement. Pourtant, ils s'étaient imposés parce qu'ils connaissaient le métier. Leurs élèves leur avaient cependant causé quelques surprises. Par exemple, appliquant les méthodes réglementaires de l'armée française, ils voulaient faire chanter dans l'avion avant les premiers sauts, histoire de changer les idées de leurs élèves. Beaucoup de légionnaires avaient déjà sauté dans une autre armée, en Crète ou ailleurs. Ils ne comprenaient pas pourquoi on tenait tant à leur faire hurler « *Y a des cailloux sur toutes les routes* » ou « *Auprès de ma blonde* », dont ils ne connaissaient d'ailleurs pas les paroles. Ils estimaient cette excitation artificielle déplacée en un pareil moment et refusaient obstinément de chanter. Les moniteurs avaient capitulé. Un peu vexés.

A la veille du premier saut, il était de tradition de faire effectuer au candidat parachutiste un « vol d'accoutumance », un baptême de l'air si l'on veut, au cours duquel on allait un peu

plus loin que pour le touriste ordinaire. La porte de l'appareil était enlevée, et tour à tour, chaque parachutiste était mis en position de saut dans l'encadrement de la porte. Le moniteur lui montrait le paysage pour l'habituer au vide.

Un jour, le *JU 52* avait quitté Philippeville avec son chargement de futurs paras, équipés seulement du parachute dorsal. Il allait jusqu'à l'aéroport de Bône afin d'y faire son plein de carburant. Au retour, le moniteur fit passer ses élèves à la porte. La séance se déroulait normalement lorsque le moniteur surprit sur le visage du légionnaire qu'il venait de faire mettre en position de saut une expression qu'il prit pour de la peur. Le légionnaire agissait comme un automate, comme s'il ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait.

« Et si je te disais de sauter ! » cria-t-il à l'oreille de l'élève pour dominer le bruit de l'avion, « est-ce que tu sauterai ? »

— Oui, répondit tranquillement le légionnaire. »

Le moniteur pensa que son élève était vraiment dans les pommes.

« Eh bien, vas-y ! » dit-il pour l'éprouver.

Sans hâte et sans la moindre hésitation, le légionnaire tira sur ses bras et sauta dans le vide. Le moniteur, décomposé par la stupeur, ne put que hurler le « merde ! » le plus retentissant de sa carrière.

Ce légionnaire était un ancien parachutiste allemand qui avait fait l'île d'Elbe et arriva comme une fleur quelque part dans les vignobles du Constantinois, où il fallut des heures pour le récupérer. Le moniteur, quant à lui, eut pendant longtemps des cauchemars éprouvants. Il voyait ses élèves sauter sans parachute ou bien équipés de parachutes dont il avait oublié de fixer la S. O. A., la sangle d'ouverture automatique...

Le moniteur au béret bleu n'était pas le seul à se demander s'il rêvait. Les légionnaires devaient être dignes d'entrer dans « la grande famille para » : c'était ce qu'avait souligné le colonel Noiret, qui commandait le groupement aéroporté de Philippeville... Mais, pour rien au monde, ils ne voulaient perdre leur dignité de légionnaires.

L'adoption d'un couvre-chef posait par exemple un problème aux Képis blancs. Le béret amarante des coloniaux ? C'était ce que souhaitait le général de Lattre. Mais la Légion s'y opposait. Au cours de cet été 48, on avait des discussions de modistes à l'école de saut de Philippeville.

Tout le monde était d'accord : le béret devait être aux couleurs de la Légion, vert et rouge. A partir de là, les opinions divergeaient selon la vision artistique de chacun. Des plaisantins proposaient un béret avec des cercles concentriques verts et rouges. D'autres, une moitié rouge, une moitié verte. Les

amateurs de *pop* avant la lettre, des zigzags successifs. Toutes ces idées n'avaient obtenu qu'un succès mitigé auprès du capitaine Segretain, le chef du bataillon en formation qui n'appréciait pas toujours l'humour de ses subordonnés.

Alors, rouge? Déjà pris. Restait le vert, qui fut finalement adopté, mais sans plaisir. Un stock de bérêts vert foncé fut livré. Le major du bataillon donna l'ordre de ne pas ouvrir les caisses. On verrait plus tard. Pour l'instant, les hommes conservaient le képi blanc. Et, suprême coquetterie, les officiers se faisaient porter par leurs ordonnances le képi sur les terrains de saut — les D. Z. — d'exercice, afin de le remettre aussitôt après l'arrivée au sol. C'était très peu pratique, très peu parachutiste, mais tellement légionnaire...

Et l'ordre de départ était arrivé. Destination : l'Indochine. Embarquement... L'armée étant toujours l'armée, les légionnaires-parachutistes avaient pris le train à Philippeville pour gagner un autre port, à l'autre extrémité de l'Algérie, Mers el-Kébir. Tout déconfts, en outre, d'abandonner les équipements et l'armement neufs qu'ils venaient de toucher. Le B. E. P. était passé du budget des troupes métropolitaines à celui des troupes coloniales...

Ce fut une jeune unité en vieilles tenues qui embarqua sur le *Pasteur*. Le B. E. P. y trouvait un autre bataillon de parachutistes, le 3<sup>e</sup> B. C. C. P. Des hommes bien équipés, bien armés, portant le poignard et les rangers. Commandés par des connaisseurs en mécanique humaine, des créateurs de mode militaire et de snobisme parachutiste, du type Bigeard. En face de ces superbes mannequins, combien semblaient lourds et mal destinés à l'état de grâce parachutiste les Légionnaires du B. E. P.!

Quand le *Pasteur* arriva en vue de Haiphong, Bérêts rouges et Képis blancs étaient fraternellement mêlés sur le pont. D'interminables libations avaient noué les amitiés. Un détail : les poignards des parachutistes avaient changé de propriétaires. Ils avaient tous été gagnés au poker par les légionnaires...

Pyl n'était pas un tendre. Gueule carrée. Épaules carrées. Plus rigide qu'une barre d'acier. Les yeux braqués sur les choses et les gens, à un mètre quatre-vingt-cinq du sol. De ces hommes que l'on n'imagine pas contant fleurette. Plutôt le genre iceberg. Glacé, figé, l'essentiel sous la surface.

Ce matin-là, pourtant, le vendredi 12 novembre 1948, quand il posa les deux mains bien à plat sur la rambarde du *Pasteur*, l'adjudant Pyl ressentit comme un pincement du côté du cœur, une sorte de picotement tout à fait inhabituel. Oui, c'était bien ça. C'était incroyable. Inattendu. Et parfaitement illogique.

Mais c'était vrai. Pyl était ému. Ému par le spectacle de la baie d'Along au jour naissant.

Cette mer ! Cette mer qu'il reconnaissait, miroir de l'Indochine où l'adjudant se retrouvait. Limpide, transparente. Une plaque d'argent polie, frottée au chiffon de laine. Une grande patinoire sur laquelle ont été posés au hasard des cônes calcaires que l'on s'attend à voir glisser, comme glissent les jonques aux voiles brunes poussées par les premiers rayons du soleil.

Le *Pasteur*, dont la coque frémissait à peine au rythme ralenti des moteurs, fendait lentement le miroir, laissant un grand V derrière lui. Le regard fixé loin devant, sur cette terre d'Indochine vers laquelle il était de nouveau porté, le buste rejeté légèrement en arrière, dans l'attitude d'un curé qui attaque son sermon, l'adjudant Pyl méditait. Comment avait-il pu faire, lui, le solitaire, l'indépendant, le coureur de routes, pour être l'un des plus anciens, le plus ancien sans doute de cette unité toute neuve dont personne encore ne connaissait le nom en Extrême-Orient : le 1<sup>er</sup> bataillon étranger de parachutistes ? Adjudant Pyl : treize années de service à la Légion étrangère... Ils ne devaient pas être nombreux, sur le *Pasteur*, ceux qui, comme lui, avaient déjà connu la jungle indochinoise, déjà tâté du Viet...

Le bateau s'immobilisa. Les cabestans tournèrent. Les ancres s'enfoncèrent. Des ordres jaillirent. Et le 1<sup>er</sup> B. E. P., en bon ordre, embarqua dans les barges qui le conduisaient aux quais de Haiphong.

La ville portait encore les stigmates du terrible bombardement que le croiseur *Suffren* et l'artillerie française lui avaient fait subir en novembre 1946, pour détruire les unités vietminh qui occupaient des quartiers entiers. Les jeunes légionnaires sentaient leur première odeur de guerre, mais beaucoup étaient déjà de vieux soldats. Ils jetaient un regard désabusé sur ces ruines qui ressemblaient tant à celles qu'ils avaient déjà vues en Allemagne, en France, en Hollande, à Stalingrad...

Le bataillon s'installa à l'est de la ville, dans des cantonnements bien connus de toutes les troupes qui rejoignaient le Tonkin en passant par Haiphong : les anciens entrepôts de « La Cotonnière ». A un samedi d'organisation succéda un dimanche de vagabondage au milieu des marchands ambulants, des vendeurs de soupe chinoise, des filles aguichantes et toutes menues, la peau du visage lisse et tendue, les yeux rieurs, des poupées que les grands légionnaires regardaient avec plus d'amusement que d'envie. Ils n'étaient pas encore dans le bain.

Le capitaine Segretain alla aux ordres, accompagné de son



adjoint, le capitaine Jeanpierre. La situation de l'Indochine, tous deux la connaissaient dans ses grandes lignes : c'était la première fois qu'ils venaient dans ce pays où le gouvernement français avait pris la décision de réinstaller son autorité après la défaite japonaise. Les deux capitaines savaient qu'après l'échec des pourparlers de 1946 entrepris par le général Leclerc avec Hô Chi Minh, le chef du parti communiste vietminh, la guerre s'était étendue à l'ensemble du territoire. Ils avaient lu des récits de la nuit du 19 décembre 1946, au cours de laquelle les Viets s'étaient rués sur les Européens de Hanoi pour les massacrer, ou des journées d'octobre 1947 de l'opération « Léa » : Le général Valluy, nouveau chef du corps expéditionnaire, lançait en vain ses troupes à l'assaut du bastion vietminh, à cent kilomètres au nord de Hanoi.

Mais, pas plus que les jeunes officiers qui formaient l'encadrement du bataillon, les deux capitaines ne pouvaient réellement se faire une idée de ce qui les attendait en cette fin de 1948. Seuls les lieutenants Laborde et Hochart étaient à leur second séjour. Ils avaient déjà rencontré le Viet en Annam et découvert les pièges de l'insécurité généralisée.

Le capitaine Segretain reçut l'ordre de mettre une compagnie à la disposition du secteur de Haiduong, localité située à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Haiphong. Il désigna la 1<sup>re</sup> compagnie, celle du lieutenant de Carvalho. Le reste du bataillon rejoindrait Hanoi par voie ferrée. La Z. O. T. (Zone opérationnelle du Tonkin) était si pauvre que le capitaine Dubois, officier de renseignements du B. E. P., ne disposait que d'un seul jeu de cartes au 1/25 000 pour toute l'unité. Le légionnaire Garde, secrétaire du bataillon, aidé du caporal Constant, passa toute la journée du dimanche et la nuit suivante à le recopier pour chacun des commandants de compagnie.

Le lundi 15 novembre, le 1<sup>er</sup> B. E. P. embarqua de bonne heure. Le train était composé de vieux wagons de chemin de fer de la compagnie du Yun-nan, style omnibus d'avant-guerre. Petites plates-formes à l'avant et à l'arrière équipées de volants de freinage, circulation centrale entre deux rangées de banquettes en bois dont les dossiers ne montaient pas jusqu'au plafond. Ce train de voyageurs ne possédait qu'une particularité : à l'avant, la locomotive poussait deux plates-formes chargées de pierres dont le poids devait faire exploser les mines.

Tout cela était vieillot, lent, poussif. Il fallait une bonne demi-journée pour effectuer la centaine de kilomètres séparant Hanoi, capitale provinciale, de son port. Qu'importe ! Une troupe de métier n'est jamais pressée quand elle se déplace en touriste. Le séjour était de vingt-sept mois. On avait bien le temps d'aller vite. Les compagnies s'installèrent, officiers et

sous-officiers avec leurs unités. La 2 en tête. Au milieu, l'état-major et la compagnie de commandement. La 3 était en queue.

Le B. E. P. n'avait pas encore perçu son armement organique. On lui avait seulement distribué les armes qui faisaient la navette entre Haiphong et Hanoi, et servaient successivement à tous les détachements venus de France ou d'Afrique du Nord qui constituaient des « renforts ». A Hanoi, cet armement était reversé, puis confié pour le même usage à un détachement de « rapatriables ». Il y avait de quoi équiper une section par compagnie.

De ce fait, les consignes données pour le voyage étaient succinctes. Il y avait bien un « détachement d'intervention » mis sur pied par la compagnie de jour. Mais il était bien plus destiné à assurer la discipline et à empêcher les légionnaires de débarquer pendant le trajet, qu'à garantir la sécurité du convoi.

Les premiers compartiments du wagon de tête étaient occupés par des légionnaires des sections que commandaient les sous-lieutenants Meyer et Stien. Le sergent Gouyon vérifia l'arrimage des paquetages qui occupaient l'avant du wagon. Puis il s'assit face à son patron, le sous-lieutenant Meyer.

Gouyon était un tout jeune sous-officier, un « cadre blanc ». Ces cadres blancs étaient encore l'objet de railleries amicales de la part de leurs camarades pour lesquels ils n'étaient toujours pas des purs. Ne venaient-ils pas de la « Régulière », cette « autre » armée dont on parle toujours à la Légion avec une nuance de mépris ?

Le train roulait cahin-caha. Les arrêts étaient fréquents. De temps en temps, le convoi glissait tout doucement, au pas, afin de ne pas ébranler le ballast aux endroits fraîchement réparés après l'explosion d'une mine.

« Il paraît que ça saute souvent, presque chaque jour », dit le lieutenant Hochart au capitaine Bouyssou qui commandait la 2<sup>e</sup> compagnie.

« C'est mauvais du côté de Haiduong, pendant quelques kilomètres, répondit Bouyssou à son adjoint. Après, ça va... en principe. »

11 heures du matin. Le train faisait plusieurs manœuvres, guidé par des cheminots vietnamiens. Puis il repartit lentement. Ce fut le moment qu'attendait le sous-lieutenant Stien pour aller se soulager sur la plate-forme arrière.

Dans le troisième wagon, l'adjudant Pyl somnolait. D'un œil distrait, il suivait le paysage qui défilait. La rizière, les villages cernés de bambous, les buffles sur une diguette, menés par un jeune *nha-qué*.

Soudain, Pyl se redressa. Dans un petit village situé en contre-

bas, à environ deux cents mètres de la voie ferrée, il avait aperçu un palmier qui basculait, poussé par un jeune paysan.

Au même moment, une énorme explosion secouait le train qui fit encore quelques mètres en cahotant et s'immobilisa. Kilomètre 82,720. Un ordre sec. Le détachement d'intervention sautait des wagons, l'arme à la main, se mettait en position de part et d'autre de la voie. Dans le wagon de tête, des cris, des gémissements sortaient de la fumée. Une âcre odeur de poudre et de terre se répandait.

Face au sergent Gouyon, le sous-lieutenant Meyer ne bougeait pas. Il était livide, couvert de sang.

« Vous êtes blessé, mon lieutenant ? »

Meyer regardait droit devant lui :

« Gouyon, faites évacuer ceux qui le sont. »

Puis il se leva comme un automate et descendit. C'est alors que le sergent Gouyon s'aperçut que toute la partie droite de la banquette sur laquelle était assis le lieutenant était pulvérisée. Du dossier, il ne restait rien, ni du plancher ni de la paroi extérieure du wagon. Le ciel apparaissait largement par le plafond béant. La place de Stien n'était plus qu'un trou. Si le sous-lieutenant n'avait pas eu la bonne intelligence de s'en aller satisfaire un besoin naturel...

Le sang avait giclé partout. Des morceaux de chair et de vêtements étaient collés aux débris de bois qui jonchaient le plancher. Mais il n'y avait pas de panique. La réaction des légionnaires de ce bataillon, si jeune qu'il n'était même pas armé, c'était celle des vieux soldats qui le composaient.

Trois légionnaires, Larzul, Schroder et Brayer, étaient déchiquetés. Morts. Istvan Maro geignait.

« Aidez-moi à le descendre », ordonna le sergent Ethel.

Un légionnaire se précipita et saisit les jambes du blessé. Quand il les souleva, elles se plièrent au niveau des tibias. Les brodequins restèrent sur le sol. Istvan Maro allait mourir. Gaborit, Cholinsky, Lukas et Sitko avaient les membres brisés.

Il ne fallut que quelques minutes pour trouver le fil qui avait permis la mise à feu de l'engin, un obus de 155. Le lieutenant Laborde et l'adjudant Pyl, escortés de quelques légionnaires, le suivirent, en prenant soin de ne pas marcher sur la diguette qu'il longeait. Dans le village où le fil conduisait, il ne restait que des vieillards, des femmes et des petits *nhos*.

Laborde et Pyl se regardèrent et haussèrent les épaules. A quoi bon ? Philosophie de vieil Indochinois. Eux, ils avaient épuisé depuis longtemps leur contingent d'indignation et d'exaspération. Ils prenaient cette guerre comme elle était. Méprisable. Mais passionnante.

Trois heures plus tard, allongé sur la pile de matelas qui

garnissait le wagon de marchandises, le sergent Gouyon songeait à ce baptême du feu qu'il n'avait pas prévu. Il avait encore dans les oreilles le fracas de l'explosion, dans les narines l'odeur du sang que dégageaient ses vêtements. Balancement entre la chance et une mort stupide, qui vous attend comme ça, n'importe où, à n'importe quel moment.

« C'est tout de même trop con, se dit-il, de claquer sans même avoir aperçu un Viet. »

Sa funèbre méditation, Gouyon la poursuivit longtemps sur ses matelas, jusqu'à l'ancienne gare de Gia Lam où le bataillon débarqua. Il la poursuivit en installant ses légionnaires dans le cantonnement qui leur était affecté. Il la poursuivit à la popote du 1<sup>er</sup> Chasseurs, au milieu des cavaliers. Il la poursuivit tant et si bien que, pour la première fois de sa vie, il roula tout d'un coup sous une table. Groggy. Ivre mort.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le capitaine Bouyssou à l'adjudant Pyl.

— C'est Gouyon, mon capitaine.

— Vingt dieux ! Qu'est-ce qu'il tient ! Allez Pyl, emportez-le ! »

Pyl, d'un coup de rein, chargea le sergent sur ses épaules et le porta jusqu'à sa chambre. Avec des gestes maternels, l'adjudant lui délaça ses chaussures et le fourra sous les couvertures. Puis il s'assit un instant sur le lit, contemplant le jeune visage à peine mangé par la barbe. Lui-même avait besoin de souffler un peu. Certes, il tenait l'alcool autrement que ce petit cadre blanc. Mais le retour en Indochine avait été particulièrement arrosé. Une vraie mousson.

Gouyon ouvrit les yeux et bredouilla :

« Ça alors, mon adjudant ! Jamais je n'aurais cru que l'on pouvait être aussi affectueux à la Légion ! »

Pyl haussa les épaules.

« Moi, fit-il péremptoire, j'ai encore soif. Rien à boire dans cette carrée ? »

Le sergent se redressa péniblement. Il indiqua sa cantine du menton.

« Cognac, fit-il. Je l'ai gagné au poker, sur le *Pasteur*... »

La voix était pâteuse. Mais Gouyon parvint à expliquer qu'il était fier, lui, ancien Béret bleu, d'avoir vaincu ses anciens camarades du 3<sup>e</sup> B. C. C. P. autour du tapis vert.

« Les paras, commença Pyl... »

Conversation d'ivrogne. Vérité qui sort de son puits d'alcool. Avec de grands élans d'un lyrisme germanique, Pyl racontait sa vie. L'adjudant savait qu'il était un cas. D'abord parce qu'il était un légionnaire de la vieille Légion affecté à cette Légion nouvelle qui faisait ses premiers pas. Ensuite parce qu'il était le seul du 1<sup>er</sup> B. E. P. à avoir appartenu à la 1<sup>re</sup> section de lé-

gionnaires-parachutistes créée en 1945. Une section dont il était le moniteur.

Toute une histoire! Et Pyl sentait les années lui remonter à la gorge, comme ces boules que crée l'émotion, qui naissent quelque part au creux de l'estomac et viennent se coincer tout en haut, juste au-dessus de la pomme d'Adam, des boules qui font un peu mal et provoquent parfois l'humidité au bord des yeux.

Mais un Képi blanc, ça ne pleure pas plus qu'un Képi noir à tête de mort...

Le passé défilait : son enfance tumultueuse, Munich, les nazis, le N. S. D. A. P., sa condamnation pour injure à un ministre nazi, sa fuite et la Légion. Pyl racontait comment la Légion l'avait soustrait aux Allemands en 1940 et comment il s'était retrouvé en Indochine avec le 5<sup>e</sup> Étranger. Il avait échappé aux Japonais et s'était retrouvé au camp de Tsao Pa, au fin fond de la Chine. C'est là que naquit l'idée de former des légionnaires-parachutistes. Et c'est lui, Pyl, qui avait instruit une section du 5<sup>e</sup> Étranger. Elle s'apprêtait à aller sauter à Kounming quand la guerre prit fin. Et la première unité de légionnaires-parachutistes ne sauta jamais.

## Baptême légionnaire en Haute Région

Le pilote du JU 52 poussa la manette à fond. Les moteurs montèrent à plein régime dans un vacarme assourdissant et l'appareil se mit à trembler de toute sa vieille carcasse. Il roula comme à regret, prit de la vitesse et s'arracha à la piste. Virage sur l'aile. Direction nord-est. Destination Lang Son.

Par le hublot, le lieutenant Hochart tentait de découvrir le paysage. Des rizières, des villages, des arroyos. Dans le lointain, se profilait les hauteurs de la Moyenne Région. Hochart était parti avec un détachement précurseur de la 2<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> B. E. P. pour préparer l'arrivée de toute la compagnie à Lang Son, où elle était détachée.

Soudain, le hublot se voila. Hochart ne comprit pas tout de suite, puis il bondit jusqu'au poste de pilotage.

« Un moteur pisse de l'huile! » cria-t-il pour dominer le bruit de l'appareil.

Le mécanicien hocha la tête. Quelques mots échangés avec le pilote. On revenait à Hanoi, en boitant. Minutes pénibles. Quand le vieux JU se posa sur la piste de Bach Mai au grand soulagement des passagers, Hochart s'étonna de trouver une section toute équipée, le parachute sur le dos, prête à embarquer.

« Qu'est-ce que tu fais là? demanda Hochart au chef de section.

— Nous nous attendions à ce que l'avion tombe dans la rizière. Et nous étions prêts à aller récupérer vos restes.

— Merci quand même... »

Grâce à un nouveau JU, le détachement Hochart parvint à destination. L'appareil descendit lentement vers le centre du cirque gigantesque où se trouvait tapie la cité de Lang Son.

C'est un paysage immense et nu. La ville est traversée par la rivière Song Ky Kong, aux harmonieux lacets. L'ensemble de la

cuvette forme un cercle régulier. Tout autour, les montagnes s'étendent à perte de vue. Construite par les Français, la ville est dominée par sa cathédrale. Les avenues se coupent à angle droit. Cité de Gallieni et de Lyautey, Lang Son est une vue de l'esprit, le symbole de l'œuvre coloniale française.

A vingt kilomètres au nord, il y a une trouée dans les montagnes : la Porte de Chine. Si Lang Son a pris une telle importance au nord du Tonkin, c'est qu'elle est un verrou qui commande l'accès du delta tonkinois. Quand ce verrou saute, la menace pèse directement sur le delta et sur Hanoi, sa capitale.

Depuis l'arrivée en Indochine des troupes françaises, en 1883, Lang Son a été le théâtre de violents combats. C'est par la Porte de Chine que les Chinois sont venus occuper la citadelle à cette époque, par là que sont passées les armées japonaises pendant la Seconde Guerre mondiale, par là enfin que les troupes de Tchang Kai-shek sont arrivées après la défaite du Japon.

Le souvenir qui hante la cité tragique avec le plus d'intensité, c'est celui de la tuerie déclenchée par les Japonais le 9 mars 1945. 1 200 soldats français massacrés à coups de sabre et de hache. 1 200 cadavres éparpillés dans la ville et tout autour. Les Japonais ont fait disparaître les corps. Pour les Orientaux, les morts sans sépulture sont maudits et déshonorés.

Le cimetière de Lang Son est immense. Il contient les anciens, ceux qui sont tombés au temps de la première conquête, mais il ne cesse de grandir. Presque chaque jour, des croix neuves viennent s'ajouter à celles que le temps a patinées. Ce sont les morts de la route du sang, la R. C. 4.

Le tracé de la R. C. 4 suit celui de la frontière de Chine depuis la ville de Moncay, sur le golfe du Tonkin, jusqu'à Cao Bang, la citadelle française la plus avancée en Haute Région, en passant par Lang Son...

Lorsque la 2<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> B. E. P. arriva à Lang Son, le 24 novembre 1948, la R. C. 4 avait déjà une sinistre réputation. Retranchés en Haute Région, les Viets « augmentaient leur pression ». Pudique expression des communiqués militaires qui signifiait que les attaques des convois étaient de plus en plus fréquentes. Et payantes.

Pour se défendre, les Français avaient mis en place un dispositif de postes échelonnés régulièrement le long de la route. Une ou deux fois par semaine, des convois partaient de Lang Son pour Cao Bang et les chefs de poste faisaient l'ouverture de la portion de route dont ils avaient reçu la charge. Convois bigarrés. Files de camions militaires transportant le ravitaillement des postes, les troupes de protection, les soldats qui « montaient » à Cao Bang pour rejoindre leur unité ou ceux qui en « descendaient » parce qu'ils étaient en fin de séjour. Autobus

ou camionnettes frétés par les commerçants chinois qui profitaient de la présence des troupes françaises pour faire des affaires. Voitures particulières... La population des villes principales, That Khe, Dong Khe et Cao Bang, n'avait pas été évacuée et de nombreux civils obtenaient l'autorisation de se déplacer pour des raisons familiales. Les convois de la R. C. 4 offraient cet aspect hétéroclite qui n'avait rien de très militaire ni de très rassurant.

Mise à la disposition du colonel Vicaire, commandant la zone frontière, la 2<sup>e</sup> compagnie du B. E. P., celle du capitaine Bouyssou, s'installa dans la forteresse de Kilua, sur la rive est du Song Ky Kong. Mission principale : escorter les convois Lang Son-Cao Bang. Et pendant plusieurs mois, section après section, elle parcourut la route infernale. Presque chaque fois, des incidents graves marquaient le trajet. La portion de route d'une cinquantaine de kilomètres entre That Khe et Cao Bang était la plus dangereuse. Sur ce tronçon, les « ouvertures de route » étaient systématiquement matraquées par les Viets. Quand l'escorte du convoi arrivait sur les lieux de l'accrochage, il était souvent trop tard. Il ne restait plus qu'à emporter les tués et les blessés.

En mars 1949, la situation sur la R. C. 4 empira. Les accrochages étaient presque quotidiens. La volonté des Viets se renforçait : au nord, les unités de l'armée communiste bousculaient les armées nationalistes de Tchang Kaï-chek. La protection de la route et des convois devint un gouffre à personnel. La compagnie Bouyssou fut détachée à That Khe et mise à la disposition directe du 2<sup>e</sup> bataillon du 3<sup>e</sup> Étranger.

Le 25 avril, elle reçut l'ordre d'installer deux sections en protection, entre That Khe et le col de Loung Phaï. C'était le tour des sections du sous-lieutenant Meyer et du sous-lieutenant Stien. Hochart était chargé de la mise en place.

Stien, c'était le rescapé du train de l'arrivée. Depuis qu'il avait échappé à l'explosion de l'obus piégé en allant uriner de la plate-forme arrière du wagon, une plaisanterie courait dans la compagnie : Stien ? Mais c'est l'homme qui prend sa vessie pour une lanterne ! Lui laissait dire. Il avait bon caractère.

Tout autre était Meyer. Un type impossible, redoutable et cassant. Ses hommes, il les poussait à bout. Quand on le lui reprochait, il répondait d'un ton sec, en frappant sa cuisse de sa badine :

« C'est en matraquant les meilleurs qu'on arrive à former des héros ! »

Cela dit avec un fort accent berlinois. Et en regardant ce grand garçon blond, rigide, qui se cassait en deux pour vous parler, les hommes ne pouvaient pas croire qu'il était français.



Oui. Mais le sous-lieutenant Meyer, incorporé d'office dans la Wehrmacht comme Alsacien, avait été décoré de la croix de fer. C'était un homme de guerre.

La section Meyer mit pied à terre. Il faisait chaud. Un soleil déjà accablant découpait sur la route l'ombre déchiquetée des calcaires. Les légionnaires grimpaient péniblement dans la broussaille. Ils atteignirent le sommet d'un mouvement de terrain assez dégagé qui dominait le pont Bascou à trois kilomètres au nord de That Khe.

Meyer prit ses jumelles. Quelques gestes. Les légionnaires, bien rodés, se déployaient silencieusement sur l'éminence. F. M. en batterie. Quelques grosses pierres bien calées. Des anfractuosités. Les hommes en treillis de combat, plaqués contre le rocher. Un hérisson de postes de guet et de tir. En bas, la route, vide. On attendait le convoi.

La section Stien dépassa le pont Bascou d'environ quatre kilomètres, prit position sur un piton situé à l'est de la route. De là, les légionnaires dominaient le col de Loung Phaï. Le lieutenant Hochart, la mise en place terminée, dépassa Loung Phaï. Escorté de son seul ordonnance, il allait à la rencontre de l'« ouverture » qui venait vers le col en partant de Dong Khe.

Le silence. La chaleur du jour. Tapis dans leurs rochers, les légionnaires contemplaient les interminables lacets de la route. Partout l'immobilité. Les mains, serrant la crosse des F. M. et des P. M., étaient moites.

Vers le milieu de l'après-midi, des bruits de moteur parvinrent en direction de That Khe. Et les half-tracks apparurent. Soulevant des nuages de poussière, les lourds engins blindés roulaient en tête de la colonne. Le convoi avançait lentement. Le sous-lieutenant Meyer le vit dépasser le pont Bascou sans encombre et attaquer les sept kilomètres de montée vers le col de Loung Phaï. À son tour, le sous-lieutenant Stien aperçut la longue chenille qui grimpait lentement dans la brume de chaleur. Il était 16 h 30.

D'un seul coup, un feu d'enfer déchira le décor. La mitraillede couvrait le grondement des dizaines de camions. C'était un déluge d'obus et de balles qui, en quelques minutes, s'abattait sur le convoi.

Stien était suffisamment éloigné pour estimer de façon précise quel était le tronçon de la R. C. 4 que l'ennemi s'était donné pour objectif. Avec une équipe de quelques légionnaires, il descendit en courant jusqu'à un virage qu'il avait repéré et qui semblait avoir été pris par les Viets comme limite à l'embuscade.

« Halte! Halte! »

Debout au milieu de la route, la carabine brandie, Stien arrêta la colonne de camions. Dans leurs cabines, les chauffeurs

n'avaient rien entendu. Ils roulaient sans se rendre compte que, passé le virage, ils se jetaient dans l'enfer. L'un après l'autre, les véhicules stoppèrent.

« Vite! Vite! Débarquez! »

Entraînant les soldats du convoi, un peu abrutis par le trajet et jurant pour se donner du cœur au ventre, les légionnaires de Stien s'élancèrent. Courbés, les hommes couraient vers la tête du convoi où la bataille faisait rage.

Pendant que Stien intervenait, les Viets avaient surgi de partout. Ils se ruaient à l'assaut des premiers véhicules. Des centaines, peut-être un millier. On apprendra plus tard qu'il y avait deux bataillons.

Des grappes de Viets bondissaient sur les hommes qui avaient sauté des camions et cherchaient refuge sur les bas-côtés. Ils achevaient les blessés d'une balle dans la tête ou à coups de coupe-coupe. Des chefs hurlaient des ordres. Une vague de coolies se précipitait sur les camions pour récupérer les armes, les munitions, le ravitaillement, le matériel. Partout, de furieux corps à corps. La route du Sang...

Au nord du col dont les Viets interdisaient l'accès, le lieutenant Hochart n'avait eu que le temps de se jeter dans un trou aux côtés du chef de bataillon de Lambert qui commandait l'ouverture venant de Dong Khe. Pendant trois heures, les deux officiers restèrent cloués sur place par les mitrailleuses. Les effectifs dont ils disposaient ne permettaient pas de dégager le col. Par radio, ils parvinrent à joindre l'unité du R. I. C. M. qui se trouvait à Dong Khe. C'était un appel au secours.

A la tombée de la nuit, les Viets, craignant d'être contournés, se replièrent. Les Français reprenaient enfin le contrôle du col de Loung Phaï. Mais il leur fallut sept heures, de onze heures du soir à six heures du matin, pour dégager la R. C. 4. Nuit épouvantable. On n'entendait plus rien que le fracas des véhicules, mais on devinait que les Viets étaient partout, cachés dans la brousse, à quelques mètres. La route infernale était éclairée par les véhicules qui flambaient. Dedans, brûlaient les corps de ceux qui avaient été tués à leur place. A chaque instant, leurs réservoirs et les munitions qu'ils contenaient risquaient d'exploser. Les coloniaux du R. I. C. M. passaient des chaînes sous les châssis et, avec leurs half-tracks, traînaient les carcasses sur les côtés. Au petit jour, la route était libre, sale, couverte de grandes taches noirâtres et de débris. Et sanglante.

On fit le bilan. En bordure de la R. C. 4, il y avait quatorze camions calcinés. Plus de cent hommes avaient été tués ou étaient portés disparus.

Le 16 mars 1949, quand le 1<sup>er</sup> B. E. P. fut de nouveau re-

groupé à sa base, une rumeur fit courir un frisson dans les veines du bataillon. Cette fois, il y avait du « saut ops » dans l'air. Finie la vie de pousse-caillou, on allait entrer dans le monde des paras.

La rumeur prenait consistance. Ordre fut donné de se préparer. Commandants de compagnie et chefs de section revoyaient les listes des hommes en état de sauter. Ils préparaient les sticks, faisaient confectionner les legs-bags, rassemblaient les gradés pour leur rappeler les règles du regroupement au sol. Des foulards de couleur furent distribués pour faciliter ce regroupement qui est l'un des problèmes essentiels des sauts opérationnels, car il n'y a en général qu'une seule D. Z. sur laquelle arrivent les différentes compagnies. D'où les mélanges à l'arrivée au sol. D'où les multiples difficultés pour se retrouver, difficultés qu'accroît le choc psychologique que créent sur ceux qui n'en ont pas encore l'habitude, le saut, la découverte d'un terrain inconnu, la désorientation après une descente plus ou moins tournoyante.

A Gia Lam, ce jeudi 17 mars, l'ambiance était faite d'excitation contenue et d'espérance. Pourvu que la météo soit bonne! C'était un baptême que le 1<sup>er</sup> B. E. P. préparait, un baptême qui devrait être décommandé si le plafond était trop bas, la pluie trop violente, les rafales de vent trop fortes.

Le lendemain, 18 mars, il faisait beau. L'opération « Bayard » avait lieu.

Les légionnaires s'équipèrent avec soin sur le terrain d'aviation. Les « largueurs » passaient l'inspection, vérifiaient la fixation du harnais et les aiguilles du ventral, dégageaient la S. O. A. et en donnaient la ferrure au para qui la prenait de la main gauche.

Colonne par un, et dans le sens inverse du saut, les parachutistes grimperent dans les Junker. Seuls, les commandants de compagnie et les chefs de section savaient où ils allaient. Le bataillon était largué au nord-est de Haiphong, à proximité du cantonnement d'un bataillon viet.

A la vue des avions et des centaines de coupoles de parachutes qui descendaient rapidement vers le sol, les Viets déta-lèrent. Ils abandonnaient tout leur matériel et une bonne partie de leur armement. Il ne restait plus qu'à investir les cantonnements ennemis et à les incendier. Cette première opération aéroportée du 1<sup>er</sup> B. E. P. était un succès total. Quand il rentra à sa base, cinq jours plus tard, il avait le sentiment d'avoir franchi une étape.

De fait, le commandement fut agréablement surpris par les qualités dont avait fait preuve le bataillon. Discipline et rigueur dans le service, vertus fondamentales des unités de la Légion, s'étaient traduites par ordre et précision sur le terrain, beaucoup

plus qu'on ne pouvait s'y attendre chez une jeune unité parachutiste. Le commandement sentait qu'il y avait là l'embryon d'une force aux caractéristiques tout à fait nouvelles. L'examen était passé avec mention. Restait au B. E. P. à confirmer ses qualités.

Quinze jours plus tard, l'attaque par les Viets du poste de Cha Vaï du lieutenant Géromini lui donna une nouvelle occasion d'intervenir. Mais il suffit d'une seule section pour dégager le poste, celle du lieutenant Roy, de la 3<sup>e</sup> compagnie.

Roy avait de la chance. Roy avait toujours de la chance. Ce futur commandant de gendarmerie se sortirait des pires pièges de la guerre d'Indochine, qui auraient nom Cao Bang ou Diên Biên Phu... Sans doute parce qu'il était amoureux... Avant de partir pour l'Extrême-Orient, il s'était fiancé avec Miss Philippeville et cette reine de beauté avait donné à son Roy un portrait d'elle, en majesté. Au cantonnement, la photo trônait en bonne place dans la *ca-nha* du lieutenant. Et tandis que ses camarades jouaient aux cartes, lui contemplait la photo en écoutant un disque, toujours le même, qui devait évoquer pour lui de tendres souvenirs.

Cet officier sentimental avait vraiment la *baraka*. Un jour qu'il était en patrouille, il avait reçu une balle en séton dans l'épaule. Le projectile, capricieux, était allé se perdre dans l'estomac d'un légionnaire. Sous le coup de la surprise, le légionnaire avait vomi et restitué la balle! Tous le monde avait beaucoup ri, mais par prudence le mangeur de balle avait été évacué sur Hanoi. A l'hôpital, le légionnaire avait bu en cachette force boissons. Une fièvre de cheval s'était déclarée. Des soins énergiques en avaient eu raison. Mais la nuit suivante, le légionnaire s'était remis à boire. Cette fois, il avait rendu l'âme...

Le 30 avril arriva. Ce devait être Camerone. Ce fut « Pomone ». Le nom de l'opération Pomone devait relier la jeune unité de la Légion au glorieux passé des anciens, qui s'étaient illustrés soixante-quatre ans plus tôt, en défendant la citadelle de Tuyen Quang contre les hordes de Pavillons noirs.

Ce fut à ce nom de Tuyen Quang que le jeune bataillon de légionnaires-parachutistes lia son nom. Le jeudi 12 mai 1949, il courut avec allégresse à la rencontre du passé légionnaire. Il manœuvra avec tant de fougue et de rapidité que les Viets fuirent devant lui sans pouvoir l'attaquer de face. Il n'y eut qu'une dizaine de blessés chez les légionnaires. Les Viets retranchés sur l'autre rive de la rivière Claire, après avoir emporté tous les bateaux, furent réduits à leur expédier des coups de canon rageurs et inutiles.

La réoccupation de Tuyen Quang eut une grande résonance sur l'ensemble du Corps expéditionnaire et particulièrement à la Légion, qui n'aime pas abandonner à l'ennemi les positions où tant des siens sont morts. Mais le commandement français avait décidé de ne pas tenir la place. Ordre fut donné de l'évacuer. Alors, le 1<sup>er</sup> B. E. P. se fit un devoir de démonter la plaque de marbre qui commémorait la bataille de 1885 et de la rapporter à Hanoi d'où elle fut transportée au musée du Souvenir de Bel-Abbès.

Au passage, le bataillon devait prendre à l'ennemi trente-huit mortiers neufs et des tonnes de munitions.

L'entrée du 1<sup>er</sup> B. E. P. à Tuyen Quang constituait le baptême légionnaire du bataillon. Quand il rentra à Hanoi, deux bonnes surprises l'attendaient. Le 8 mai, la 2<sup>e</sup> compagnie, revenue de la R. C. 4, avait été remise à sa disposition, et le 31 mai, ses effectifs se gonflaient d'un élément de poids : la compagnie parachutiste du 3<sup>e</sup> R. E. I.

### 3.

## Un chef de guerre de vingt-trois ans

La compagnie parachutiste du 3<sup>e</sup> R. E. I. était la première unité parachutiste de la Légion étrangère. Elle avait été constituée le 1<sup>er</sup> avril 1948 en Indochine, alors que la naissance officielle du groupement parachutiste de Légion étrangère à Bel-Abbès ne datait que du 13 mai de la même année et celle du 1<sup>er</sup> B. E. P. du 1<sup>er</sup> juillet.

Lorsque le lieutenant-colonel Simon, commandant le 3<sup>e</sup> Étranger, avait reçu l'ordre de constituer une compagnie de légionnaires-parachutistes, ce fut un lieutenant de vingt-trois ans qu'il choisit pour la commander. Un de ces hommes qui cache sous un regard timide et une apparence juvénile la volonté, l'assurance et le caractère d'un chef de guerre : Jacques Morin.

Un Angevin. Dans la famille Morin, on ne trouve guère plus de militaires que dans la plupart des familles françaises. Pour des raisons qui ne sont donc pas évidentes, Jacques Morin n'a qu'un rêve : être soldat.

Bachelier en 1941, il prépare Saint-Cyr à la corniche de Sainte-Geneviève de Versailles où il fait la connaissance de Hélié Denoix de Saint-Marc. Le 15 octobre 1942, il arrive à l'École supérieure militaire que le gouvernement a installée en zone libre, à Aix-en-Provence. Fin novembre, après l'envahissement de la totalité de la France par les Allemands, Aix-en-Provence est occupée en fanfare par les troupes italiennes. Les saint-cyriens sont cloîtrés dans leur École. Quel sera leur sort ?

La réponse ne se fait pas attendre. Le 27 novembre, les Allemands encerclent l'École spéciale militaire. Ils exigent le dépôt immédiat de toutes les armes dans un magasin qu'ils contrôlent. Les élèves officiers ne peuvent que s'exécuter.

Ils sont mis en permission renouvelable dès le lendemain. Mais avant de se séparer, ils organisent à la hâte la cérémonie

de remise des casoars. Devant les Allemands et les Italiens en armes, le père Système de la promotion des anciens commande :

« A genoux, les hommes ! »

Chaque élève de la nouvelle promotion met le genou en terre, puis reçoit le casoar rouge et blanc que lui remet un ancien.

Le père Système commande alors :

« Debout, les officiers ! »

Jacques Morin se met debout. Devant les Allemands. Il commence sa carrière d'officier après moins de deux mois d'École, à dix-huit ans.

Comme l'ensemble de l'armée française d'Armistice, l'École de Saint-Cyr est dissoute le 6 décembre 1942. Tous les élèves originaires de zone libre sont envoyés aux Chantiers de Jeunesse. Ceux de la zone occupée ont la possibilité de s'inscrire à la Faculté des lettres de Paris afin de poursuivre leurs études. Jacques Morin fait partie de cette seconde catégorie, mais cette solution ne lui convient pas. Il a déjà choisi. Avec un camarade de promotion, il décide de rejoindre l'Afrique du Nord et l'armée française. Trois fois, ils tentent de passer en Espagne, trois fois ils échouent. En désespoir de cause, le jeune cyrard renonce à son projet. Il entre dans la Résistance.

En septembre 1943, Jacques Morin rejoint le maquis de la Drôme. Sa mission : faire de nouvelles recrues et les instruire. Il y reste jusqu'en mars 1944, date à laquelle il se rend à Paris avec son chef, Montangon, afin d'organiser un réseau de renseignements pour l'Organisation de résistance de l'armée. Puis il est désigné pour faire partie de l'encadrement des étudiants et des candidats aux grandes écoles, notamment ceux de Saint-Cyr camouflés parmi les candidats à H. E. C. Ces éléments, qui ont choisi la Résistance, doivent se regrouper dans la forêt d'Orléans dès l'annonce du débarquement allié.

Malheureusement, un traître s'est infiltré dans ce réseau depuis un an. Le 7 juin, lendemain du débarquement de Normandie, un coup de filet monstre provoque l'arrestation de la plupart des cadres et le massacre d'une cinquantaine d'étudiants en Sologne\*.

Jacques Morin connaît alors les interrogatoires et les cellules de Fresnes. Puis il est déporté au camp de Buchenwald.

Trois jours après son arrivée, alors qu'il est encore au « camp des tentes » où sont parqués les nouveaux déportés, il aperçoit une haute silhouette en pyjama rayé qui s'approche des bar-

\* Curieuse coïncidence : l'auteur de ce livre faisait partie de ce groupe et fut l'un des rares rescapés. Jacques Morin, qui aurait dû être son chef au maquis, le devint pendant des années au 1<sup>er</sup> B. E. P. et au 1<sup>er</sup> R. E. P. (Note de l'éditeur.).

belés. Le maintien, la longue démarche souple lui rappellent quelqu'un. Il s'approche. C'est Hélié Denoix de Saint-Marc, son camarade de « Ginette ». Les deux amis n'ont pas le temps de prononcer trois mots qu'un Allemand arrive en hurlant. Un an de captivité n'a rien enlevé au sourire de Saint-Marc qui hausse imperceptiblement les épaules et s'éloigne avec un flegme qui passe très au-dessus des vociférations germaniques.

Le déporté Morin est affecté au commando de Laura où il contracte une grave maladie pulmonaire. Il s'en guérit tant bien que mal et peint des tuyaux dans l'usine souterraine de Lehenfeld où sont fabriqués les moteurs de V2.

L'avance des troupes russes provoque l'évacuation du commando de Laura, qui est dirigé sur le camp d'Allach, près de Dachau, où les Américains arrivent le 30 avril 1945. Craignant le typhus, les libérateurs consignent le camp, et c'est en rampant sous les barbelés que Jacques Morin parvient à se libérer lui-même et à rejoindre les ambulances de la 2<sup>e</sup> D. B. Quinze jours plus tard, après avoir repris figure humaine, il rejoint la France dans l'une des Mercedes blindées de Hitler qu'un enseigne de vaisseau doit accompagner à Paris.

Tel est le tumultueux début de carrière de cet officier qui se retrouve en décembre 1945 avec un an de grade de lieutenant sans jamais avoir été réellement sous-lieutenant.

Un an et demi de stages d'instruction aux camps du Ruchard et d'Auvours, et le lieutenant Morin arrive à Bel-Abbès le 20 mai 1947, après s'être fait breveté parachutiste à Pau. Le 7 décembre de la même année, il rejoint le 2<sup>e</sup> bataillon du 3<sup>e</sup> Étranger qui se trouve à That Khe. On l'envoie construire le poste du Tunnel, à douze kilomètres au nord de Dong Khe. A cinq reprises, au cours des trois premières semaines de 1948, le poste est attaqué par les Viets. Cinq fois, le lieutenant Morin les repousse. Le constructeur est devenu défenseur. Le légionnaire va devenir légionnaire-parachutiste. Morin a appris qu'il est désigné pour former la première unité de ce type.

La compagnie parachutiste du 3<sup>e</sup> Étranger possédait une caractéristique très originale. Unité de la Légion étrangère dépendant organiquement du 3<sup>e</sup> Étranger, elle était rattachée sur le plan administratif et opérationnel au 3<sup>e</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs-parachutistes, commandé par Fossey-François.

Grâce à cette double appartenance, cette compagnie devait être la seule unité de la Légion à être mise d'emblée dans le bain parachutiste. Durant les premiers mois de son existence, elle vivait avec les paras, et faisait des opérations au sein du 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs, en liaison avec le 1<sup>er</sup> bataillon de



un jeune premier. L'air souriant, lui aussi, Saint-Marc s'inclina devant son hôte, le général Saint-Hillier qui, en cette soirée du 21 avril 1961, offrait un dîner.

« Mes respects, mon général. »

Pauvre général Saint-Hillier. S'il avait su, en cet instant même, quelle était la mesure des respects du commandant de Saint-Marc! Pour donner le change, il avait été décidé, au cours de ce fiévreux après-midi des Tagarins, que Saint-Marc se rendrait au dîner de la 10<sup>e</sup> D. P. Le capitaine Bésineau, que le général avait également invité, l'accompagnerait.

Tout en faisant des mondanités, le commandant se remémorait les décisions de l'après-midi. Le mouvement avait été minutieusement organisé, comme une véritable opération militaire. Tous les bâtiments que devaient occuper les compagnies ou les sections du R. E. P. avaient fait l'objet de notes détaillées concernant les horaires, les itinéraires, la configuration des lieux, le matériel nécessaire, la conduite à tenir. Afin d'éviter les erreurs possibles, on avait même prévu, pour guider les différents commandos, des civils algérois prêtés par les animateurs de l'activisme local. Ils devaient faciliter l'entrée du régiment à Alger.

L'entrée du régiment à Alger, pensait Saint-Marc à la table du général Saint-Hillier... Tout en jetant de discrets coups d'œil à sa montre, il suivait une conversation plutôt frivole où il était bien entendu question de ces stupides rumeurs de putsch. Les épouses des généraux, sans doute, frissonnaient : un putsch militaire. Au fond, c'était une révolte des fantômes que chaque officier, fût-il général, promenait dans son cœur depuis l'enterrement de l'Algérie française. Rien de sérieux, donc. Un rêve qui passe, comme dans le tableau d'Édouard Detaille. Tout le monde en parlait tellement que plus personne n'y croyait.

A ce moment, songeait Saint-Marc, Degueldre a emmené les officiers arrivés clandestinement de métropole à Zéralda-plage, à l'Hôtel des Sables d'Or. Pas question que ceux-ci se montrent au camp tout de suite. Il y a encore quelques officiers qui ne sont pas au courant, sans compter la majeure partie des sous-officiers, ni bien entendu la totalité des légionnaires. Dans quelques heures, plusieurs centaines de soldats vont entrer en rébellion, et ils n'en savent rien! Miracle de la discipline, de la discipline jusque dans l'indiscipline! *Legio patria nostra...*

Pour éviter d'attirer les soupçons, le contingent habituel de « permissions de spectacle » ou de permissions de nuit avait été accordé aux hommes. Il ne fallait pas oublier que, depuis les sanctions infligées au colonel Dufour et la mutation d'urgence de neuf officiers du R. E. P., c'était le régiment dans son

ensemble qui se trouvait dans le collimateur. Les journaux avaient même écrit que le ministère des Armées envisageait sa dissolution!

Une nouvelle fois, Saint-Marc jeta un coup d'œil à sa montre. Dans peu de temps, avec Bésineau, il lui faudrait se lever et prendre congé de ses hôtes. Ce serait l'adieu de la jeune armée à l'armée des généraux. Un adieu peut-être définitif.

Le général Challe avait fixé l'heure H à 2 heures du matin, moment où tous les objectifs devaient être atteints. En quelques instants, si tout se passait bien, le 1<sup>er</sup> R. E. P. serait maître d'Alger. Sans effusion de sang. Mais à l'heure du dessert du général Saint-Hillier, l'ambiance de Zéralda n'était pas encore à l'imminence d'un putsch.

Au camp de Zéralda, la rumeur s'amplifiait : il se passait quelque chose. Une opération de maintien de l'ordre? Des consignes avaient été données pour la perception de l'armement et des munitions. Comme cela se passait avant les départs en opération. Mais les camions du G. T. 507, qui transportaient habituellement les légionnaires du R. E. P., n'étaient pas là. Basés à Staouéli, ils arrivaient à Zéralda et se rangeaient dans la pinède. Souvent, c'était à la tombée du soir. Les légionnaires, dès qu'ils entendaient le ronronnement des moteurs, se disaient que, cette fois encore, la nuit serait courte.

Cette nuit du 21 avril ne s'annonçait pas comme les autres. D'abord, on venait d'y voir des fantômes! Un Dodge bâché avait pénétré dans le camp et s'était arrêté devant les P. C. des compagnies. En additionnant les rumeurs, on alignait les revenants : les officiers mutés par mesure disciplinaire, comme le capitaine Ponsolle, les lieutenants de La Bigne, Labriffe et Godot... Le retour de ces ombres dans la nuit signifiait une aube extraordinaire.

L'incertitude ne dura pas. Au P. C. de la 1<sup>re</sup> compagnie, le premier bâtiment à droite dans la grande avenue du camp, les choses allaient rondement et le voile se déchirait sans à-coups, comme un rideau qui s'ouvre. En silence, extrêmement attentifs mais négligeant de marquer leur stupéfaction — la classe! —, les cadres de la compagnie, qui, pour la plupart, ignoraient tout l'instant d'avant, écoutaient les ordres incroyables :

« Notre objectif, disait le capitaine, est le corps d'armée d'Alger. Autrement dit, nous devons nous emparer de la caserne Péliissier. L'objectif doit être atteint à 2 heures du matin. Et quoi qu'il arrive, exactement comme nous l'avons toujours fait dans les djebels, l'objectif sera atteint. Rien ne nous empêchera de remplir notre mission. »